



Librio

Homère

L'ILIADÉ

Morceaux choisis

D'autres classiques à étudier avec nos dossiers Librio +

- Une saison en enfer*, suivi de *Les Illuminations*, Librio n° 1258
Le Livre de la Jungle, Librio n° 1257
L'Appel de la forêt, Librio n° 1256
Les Cahiers de Douai, Librio n° 1229
Pauca meæ, Librio n° 1169
La Parure, Librio n° 1104
Bérénice, Librio n° 1072
La Princesse de Montpensier, Librio n° 1040
Le Livre des merveilles du monde, Librio n° 727
Peter Pan, Librio n° 591
Fées, sorcières, diablasses (anthologie), Librio n° 544
Le Tartuffe, Librio n° 476
Andromaque, Librio n° 469
Britannicus, Librio n° 390
L'Odyssée, Librio n° 300
Aladdin ou la Lampe merveilleuse, Librio n° 191
L'Ingénu, Librio n° 180
Pierre et Jean, Librio n° 151
Cyrano de Bergerac, Librio n° 116
La Genèse, Librio n° 90
Zadig ou la Destinée, Librio n° 77
Un cœur simple, Librio n° 45
La Mort d'Olivier Bécaille, Librio n° 42
Candide ou l'Optimisme, Librio n° 31
Œdipe Roi, Librio n° 30
Boule de suif, Librio n° 27

Homère

L'ILIADÉ

Morceaux choisis

Traduit du grec ancien
par le prince Lebrun

Librio

Nous invitons les lecteurs qui souhaiteraient compléter leur approche par une lecture du texte intégral de *L'Iliade* à se reporter à l'édition disponible dans la collection GF-Flammarion, n° 60.

Couverture de Nicolas Galkowski © Éditions J'ai lu

© E.J.L, 2019, pour la présente édition, la sélection des extraits, l'ajout des titres, la traduction révisée et le supplément pédagogique.

EAN 9782290213469

SOMMAIRE

<i>Le courroux d'Achille</i>	
Chant I	7
<i>Hector au palais</i>	
Chant VI	23
<i>La tentative de paix entre Agamemnon et Achille</i>	
Chant IX	32
<i>Zeus, victime de la ruse d'Héra</i>	
Chant XIV	43
<i>La colère de Zeus</i>	
Chant XV	53
<i>La mort de Patrocle</i>	
Chant XVI	57
<i>Le bouclier d'Achille</i>	
Chant XVIII	67
<i>La réconciliation entre Achille et Agamemnon</i>	
Chant XIX	80
<i>Achille mène les Grecs à la victoire</i>	
Chant XX	84
<i>Le duel entre Hector et Achille</i>	
Chant XXII	85

<i>L'âme de Patrocle</i>	
Chant XXIII	91
<i>Les funérailles d'Hector</i>	
Chant XXIV	94
Dossier Libro +	103
Lexique des noms communs	121
Lexique des noms propres	123

Le courroux d'Achille

CHANT I

Muse, chante la colère d'Achille, cette colère funeste qui plongea les Grecs dans un abîme de douleurs; qui, avant le temps, précipita dans les sombres demeures une foule de héros, et de leurs cadavres sanglants fit la pâture des chiens et des vautours. Ainsi s'accomplirent les décrets de Zeus*, depuis qu'une fatale querelle divisa le fils d'Atrée*, le monarque des rois, et le divin Achille.

Quel dieu alluma le flambeau de ces tristes discordes? Le fils de Zeus et de Léo*. Pour venger l'outrage fait par Agamemnon à Chrysès son prêtre, Apollon*, enflammé de courroux, lança sur l'armée des Grecs la contagion et la mort, et les peuples périrent.

Chrysès était venu pour racheter une fille chérie, et apportait des trésors pour prix de sa rançon: dans ses mains étaient un sceptre d'or et des bandelettes sacrées. Il implorait tous les Grecs; il implorait surtout les deux Atrides*, les chefs suprêmes des guerriers: «Fils d'Atrée, et vous, généreux vengeurs de la Grèce, puissent les dieux immortels livrer à vos coups la ville de Priam! Puissiez-vous retourner dans votre patrie, vainqueurs et riches de ses dépouilles! Rendez, rendez-moi une fille tendrement aimée, et recevez la rançon que je vous offre. Respectez dans son prêtre le fils de Zeus, le dieu qui lance au loin d'inévitables traits.»

* Les mots suivis d'un astérisque sont définis dans les lexiques situés en fin d'ouvrage.

Il dit; et tous les guerriers, avec un murmure favorable, accueillent son discours; tous veulent qu'on cède à sa prière, et qu'on accepte les trésors qu'il apporte. Mais le fier Agamemnon les désavoue; et, par cette cruelle réponse, il ajoute encore à la dureté du refus: «Fuis, vieillard; fuis, et garde que mes yeux ne te rencontrent encore sur ces rives! Ni ton sceptre ni tes bandelettes ne pourraient te dérober à mon ressentiment. Je ne te la rendrai point: la vieillesse, au sein d'Argos, flétrira ses appas. Captive dans mon palais, loin de sa patrie, elle tournera le fuseau, et servira sous mes lois. Pars; crains d'allumer mon courroux, si tu veux sauver tes jours.»

Il dit; le vieillard tremblant obéit à ses ordres. Morne et pensif, il suivait le rivage de la mer mugissante. Enfin, quand il a laissé loin derrière lui la flotte des Grecs, il adresse cette prière au fils de Léo: «Ô dieu, dont l'arc d'argent lance les traits de la mort! Dieu puissant, dont la force environne Chrysa* et la divine Cyllo*! Dieu de Sminthe*, dieu protecteur de Ténédos*, écoute la prière de ton prêtre! Si jamais j'ornaï ton temple d'agréables festons*, si l'odeur de mes sacrifices a jamais pu te plaire, daigne exaucer mes vœux: que tes flèches fassent payer aux Grecs les pleurs que je répands!»

Il dit; le dieu, du haut de l'Olympe*, entendit sa prière. Le cœur brûlant de courroux, il descend de la voûte azurée: son arc et son carquois sont sur ses épaules; ses traits qui retentissent annoncent sa présence et sa fureur. Il s'avance, semblable à la nuit, et s'arrête loin encore de la flotte dévouée à sa vengeance. Son arc est tendu, le trait part avec un horrible sifflement. Les mulets, les chiens fidèles, sont les premières victimes. Un second trait porte la mort aux guerriers mêmes. Des bûchers s'allument dans tout le camp, et, pendant neuf jours entiers, les flèches du dieu volent dans l'armée, et la dévorent.

Enfin, à la dixième aurore, Achille convoque une assemblée ; c'est Héra* qui l'inspire, l'auguste Héra, qui plaint le sort des Grecs et s'intéresse à leur malheur. Tous sont réunis ; Achille se lève au milieu d'eux : « Fils d'Atrée, il faudra donc qu'après d'inutiles travaux nous retournions honteusement dans notre patrie ; si cependant nous pouvons échapper à la mort ! car enfin et la guerre et la peste nous consomment. Allons, consultons du moins des prêtres, des augures*, ou quelque interprète des songes ; les songes aussi nous viennent de Zeus ; sachons quel motif alluma le courroux d'Apollon ; sachons s'il nous punit d'avoir négligé son culte, et si nos sacrifices pourront apaiser sa colère. »

Il dit, et s'assied. Calchas*, le fils de Thestor*, le favori d'Apollon, qui mieux qu'aucun mortel connaît le vol des oiseaux et leur langage, dont l'œil voit tout à la fois le passé, le présent et l'avenir, et dont la science dirigera la flotte des Grecs jusqu'aux rivages troyens, Calchas se lève : « Achille, tu demandes quel motif alluma le courroux d'Apollon ? Je le dirai. Mais jure avant tout de me défendre. Promets-moi le secours de ta langue et l'appui de ton bras. J'irriterai, j'en suis sûr, le monarque qui commande dans Argos*, et dont les Grecs reconnaissent les lois. La colère d'un roi est toujours funeste à un simple mortel ; quand il pourrait, un moment, mettre un frein à ses transports, toujours le ressentiment habite dans son âme, et s'en échappe enfin avec éclat. Achille, me réponds-tu de ma vie ?

– Parle avec assurance et prononce tes oracles. J'en jure par Apollon, par ce dieu qui t'inspire : tant que la lumière des cieux brillera pour moi, tant qu'il me restera un souffle de vie, personne de tous les Grecs n'appesantira sur toi sa main ; non, personne, pas même Agamemnon, qui se glorifie d'être notre chef suprême. »

Rassuré par ce discours, Calchas délie cette langue qui ne trompa jamais : « Apollon ne nous punit point d'avoir négligé

son culte et dédaigné ses autels; c'est son prêtre qu'il venge des outrages que lui fit Agamemnon, du refus de lui rendre sa fille et d'accepter ses présents. De là, tous les fléaux dont il nous accable, et tous ceux qu'il nous réserve encore: il ne retirera point cette main qui porte la contagion et la mort, que nous n'ayons rendu, sans rançon, la belle Chrysis à son père, et conduit à Chrysa une hécatombe* sacrée.»

Il se tait; Agamemnon se lève la rage dans le cœur, et, les yeux étincelants, il porte sur Chalcas un regard sinistre: «Malheureux augure! tu ne m'as encore annoncé que des désastres; toujours tu te plais à prédire des événements funestes. Tes paroles, tes discours, n'ont jamais rien que de triste et d'affreux. Aujourd'hui tu viens encore alarmer les Grecs par tes vains oracles: à t'entendre, Apollon ne les poursuit que parce que j'ai refusé de rendre la belle Chrysis et d'accepter sa rançon. Oui, sans doute, je la préfère à tous les trésors, je la préfère à Clytemnestre* elle-même. Elle a, comme elle, la beauté, les grâces et les talents; mais enfin je la rendrai s'il le faut: le salut de mon peuple sera toujours le plus cher de mes vœux. Vous, donnez un autre prix à ma valeur. Il ne faut pas que, seul de tous les Grecs, je reste sans récompense. Décidez entre vous le dédommagement qui m'est dû.

— Ô de tous les mortels le plus ambitieux et le plus avide! lui répond Achille. Hé! quel prix pourraient, en ce moment, te donner les Grecs? Nous n'avons point mis en réserve les dépouilles des villes que nous avons conquises: le sort en a fait le partage. Tu ne veux pas sans doute que chacun rapporte ce qu'il en a reçu pour le partager encore. Rends, rends Chrysis au dieu qui la redemande, et si jamais Zeus livre à nos efforts la superbe Troie, les Grecs te paieront avec usure* le sacrifice que tu vas leur faire.

– Ne t’abuse point, Achille ; tu ne pourras ni me persuader par tes discours, ni m’imposer par ta fierté. Faut-il que, pendant que tu jouis du fruit de nos conquêtes, moi seul je sois privé de la récompense qui m’est due ? Tu veux que je rende Chrysis ; j’y consens si les Grecs m’offrent, à sa place, un prix qui puisse plaire à mon cœur. Mais, s’ils me le refusent, j’irai, j’irai t’arracher à toi-même la beauté qui t’échut en partage, ou bien je prendrai celles qui furent la récompense d’Ajax* et d’Ulysse*. Celui qui éprouvera cet affront en sera outré de fureur... Mais d’autres soins, en ce moment, doivent nous occuper : armons un vaisseau, rassemblons des rameurs ; que Chrysis parte, et avec elle une hécatombe. Un de nos chefs, Ajax, Idoménée*, Ulysse, ou le fils de Pélée* lui-même, ira, par des sacrifices, désarmer la colère d’Apollon. »

Achille, lançant sur lui de farouches regards : « Vil tyran, qui unis l’insolence à l’avarice, comment les Grecs ont-ils pu se soumettre à tes lois, et venir, sur tes pas, combattre pour ta querelle ? Que m’avaient fait à moi les Troyens, pour m’armer contre eux ? Jamais, dans la Phthiotide*, ils n’ont enlevé mes troupeaux ni détruit mes moissons. Les mers et les montagnes mettaient entre eux et moi un immense intervalle. C’est toi que nous avons suivi ; c’est pour venger l’honneur de Ménélas* et le tien que nous avons juré la ruine de Troie ; barbare ! et tu nous méprises ! et tu me menaces, moi, de m’enlever le prix de mes travaux, le prix que les Grecs ont accordé à ma valeur ! Si quelque ville troyenne cède à nos efforts, jamais je n’obtiens une récompense égale à la tienne : les dangers, les fatigues sont pour moi ; mais quand il faut partager le butin, on te comble de trésors. Moi, après m’être épuisé dans les combats, à peine j’obtiens un prix léger, mais qui du moins suffit à mes yeux. Ah ! plutôt que d’essayer ici l’injustice et les affronts, il vaut

mieux retourner dans sa patrie. Je pars, je te laisse jouir de tous tes triomphes, et dévorer en idée les richesses de Troie.

– Va, fuis, lui répond Agamemnon ; obéis à ton noble transport ; je ne te retiens point ; ma gloire aura d’autres soutiens : Zeus veillera sur elle. De tous les rois, il n’en est point qui me soit plus odieux que toi. Ton cœur n’aime que les querelles, les combats et la guerre. Cette valeur dont tu t’enorgueillis, c’est aux dieux que tu la dois. Pars avec tes vaisseaux, tes soldats, et va régner parmi tes Myrmidons ; je dédaigne ton secours, je méprise ton ressentiment. Je te le répète encore, puisque Apollon redemande Chryséïs, je la renvoie sur un de mes vaisseaux. Mais j’irai dans ta tente, et, à tes yeux, je t’enlèverai ta Briséis*. Tu sentiras combien Agamemnon est plus puissant que toi ; les autres apprendront à respecter mes lois, et à ne pas marcher mes égaux. »

Il dit ; Achille est transporté de fureur. Il balance, incertain s’il saisira son épée, s’il la plongera dans le sein d’Atride, ou si, maître de sa colère, il en modérera les transports. Pendant qu’il hésite, partagé entre la réflexion et le ressentiment ; pendant que son épée, à demi nue, brille déjà dans sa main, Athéna* descend du haut des cieux. C’est Zeus qui l’envoie, Héra qui les aime et s’intéresse également à tous deux.

Invisible à tous les Grecs, visible pour le seul Achille, Athéna s’arrête derrière lui, et saisit sa blonde chevelure. Le héros frémit, il se retourne et reconnaît la déesse ; la fureur et l’étonnement sont dans ses yeux. « Ô fille de Zeus, s’écrie-t-il, pourquoi as-tu quitté le séjour des immortels ? Était-ce pour être témoin des affronts que me fait le fils d’Atrée ? Bientôt, et j’en jure par toi-même, il me paiera de son sang ses injures et ses outrages.

– Arrête ; je viens calmer, si je le puis, le transport qui t’agite. C’est Héra qui m’envoie. Tous deux elle vous aime ;

elle s'intéresse à tous deux. Mets fin à cette triste querelle ; quitte ce fer meurtrier, et contente-toi d'exhaler en paroles ton ressentiment. Je t'annonce, et ma promesse ne peut te tromper, je t'annonce qu'un jour, pour effacer cet affront, les Grecs te rendront trois fois plus que tu ne vas perdre aujourd'hui ; commande à tes passions, et obéis aux dieux.

– Il le faut bien, ô déesse ! quoi qu'il en coûte à mon cœur indigné. Oui, les dieux sont propices au mortel qui les révère*.» Il dit ; et sa main saisit la poignée de son épée et la repousse dans le fourreau. La déesse s'envole, et dans le céleste séjour se mêle au reste des immortels.

Achille, toujours furieux, exhale* en ces mots sa colère : « Lâche ! dont l'âme grossière est pétrie de vices et de bassesses ! jamais tu n'oseras ceindre* la cuirasse ni marcher avec tes guerriers aux combats et aux dangers. Sans doute, il vaut mieux régner dans un camp, et ravir à ceux qui ont l'audace de défendre leurs droits contre toi les récompenses qu'à obtenues leur courage. Fléau de ton peuple, si tu ne commandais pas à des hommes vils, l'outrage que tu m'as fait serait le dernier de tes outrages. Mais je t'annonce, et j'en fais le serment le plus solennel, oui, j'en jure par ce sceptre, qui ne peut plus reverdir depuis que le fer l'a séparé de la terre et dépouillé de son écorce ; par ce sceptre, emblème du souverain pouvoir ; un jour viendra que les Grecs redemanderont Achille, et le redemanderont en vain. Ni tes larmes, ni ta douleur, ne pourront obtenir son retour ; non, fussent tous nos guerriers tomber sous les coups de l'homicide* Hector, dans la fureur, tu gémiras alors d'avoir outragé le plus vaillant des Grecs ! »

Il dit, jette son sceptre et s'assied. Atride, de son côté, est en proie à son ressentiment. Nestor* se lève, l'éloquent Nestor qui règne dans Pylos* ; de ses lèvres coulent des paroles plus